

Le Samedi

VOL. I.—NO. 41.

MONTREAL 22 MARS 1890.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE \$2.50

LE DEPART DE L'HIVER



BON VOYAGE!

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 22 MARS 1890.

CHASSE-SPLEEN

Qui bâtit, patit.

Abréger le souper allonge la vie.
Proverbe allemand.

Un bon repas doit commencer par la faim.

Il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit.

En fait de menteurs, les meilleurs ne valent rien.

Si la poule se taisait on laisserait son œuf en paix.

Qui achète a besoin de cent yeux : un œil suffit à qui vend.
Proverbe italien.

Le dentiste le plus populaire est celui qui extrait les dents sans dollars.

Le temps détruit tout ce qui est fait, et la langue tout ce qui est à faire. *Prov. flamand.*

Tout le monde aime un amoureux, excepté le frère de la jeune fille et le chien de la maison.

Le fromage d'Orléans et les créanciers sont frères, parcequ'ils devraient toujours être coulants.

Il n'y a rien de déchirant comme l'aspect d'un chien qui a une passion pour les mollets des passants.

Les chars urbains sont comme les pochards : ils se croient toujours capables d'en prendre un de plus.

L'homme qui prend les choses comme elles viennent finit par s'apercevoir qu'elles ne viennent jamais.

"Il rentre vingt abonnés par jours," disait un journal, sans spécifier qu'ils n'entraient que pour se désabonner.

Une femme ne pense pas la moitié du mal dont elle nous menace ; un homme ne dit pas la moitié du mal qu'il médite.

Si vous voulez entendre jouer de la trompette comme un ange, nous vous recommandons d'attendre au jugement dernier.

Beaucoup de malades se plaignent d'un point de côté ; Archimède est le seul qui se soit plaint toute sa vie d'un point d'appui.

"Tu me traites de lâche parceque je me suis sauvé, disait le poulet dans la gueule du renard ; tu ne m'empêcheras pas de mourir en coq."

"Quel est l'harmonie que l'orchestre va exécuter maintenant ?" — "Vous voulez dire : morceau ; car il n'y a jamais d'harmonie entre musiciens."

"Papa, demandait un enfant à son père, y aura-t-il des journaux dans le ciel." — "Oui, mon enfant ; mais ils ne seront pas fait par les mêmes rédacteurs."

Quand la boîte au sucre, la bouteille de cognac et le pressoir à citrons sont disparus, généralement, la cuisinière a été invitée à faire un petit tour avec eux.

Un jeune homme du Côteau St-Louis, c'est bien vengé de sa blonde en répétant partout qu'elle était une *dinde* d'avoir refusé d'être sa meilleure moitié.

"Sacrifiez-vous, dit l'Evangile, pour ceux qui sont plus en besoin que vous." Mais le malheur c'est qu'on ne peut jamais découvrir personne plus en besoin que soi.

Avez-vous jamais vu rien de si désagréable que ces nouveaux ressorts de porte à soufflet ? Impossible de refermer le battant bruyamment pour faire voir qu'on est fâché.

Le sourire est le même dans toutes les langues, dit galamment un philosophe. C'est impossible quand nous savons que selon les nationalités il varie d'un pouce à quatre pouces.

On n'observe pas assez les lois de la politesse lorsqu'on offre un verre à quelqu'un chez soi. Il faut lui donner le verre et le carafon ; puis on fait semblant d'être vivement intéressé à regarder par la fenêtre.

La Corporation de Montréal a protégé la compagnie des petits chars contre l'incorporation d'une nouvelle compagnie à Québec. Ce qui prouve que certaines lignes peuvent prendre de gros poissons sans hameçons.

La question est de savoir s'il vaut mieux être une vieille bête ou un jeune fou. Tout comptes tirés, c'est le jeune fou qui a l'avantage parcequ'il pourra toujours devenir une vieille bête, tandis que pour la vieille, c'est fini.

En grande vanterie
Grande menterie.

Si tu veux vivre en paix,
Vois, écoute et te tais.

Vin sur lait bien fait,
Lait sur vin, venin

Ne pas surveiller ses gens,
C'est leur livrer son argent.

Jeune qui veille, et vieux qui dort
Sont tous deux près de la mort.

Tout passe,
Tout casse,
Tout lasse.

Ce qui ne fut, ni ne sera,
C'est un nid de souris dans
l'oreille d'un chat.

TEMPS PERDU

Conversation dans les petits chars où les passagers sont pressés comme des harengs.

M. Porter (à son voisin). — Je crois que nous n'avons jamais été présentés l'un à l'autre. Moi, mon nom est *Porter*.

Le Voisin. — Le mien est Walker. Vous êtes bien ?

M. Porter. — Je voulais vous dire, M. Walker, que vous perdrez votre temps à fouiller dans mes poches. Ce qui à l'air d'une montre n'est qu'une boîte d'onguent.

UN ACCIDENT

La maîtresse de pension, (à un nouvel arrivé). — J'espère que vous avez passé une bonne nuit !

Le pensionnaire. — Pas très bonne. On dort mal la tête sur des écailles d'huitres.

La maîtresse. — Jamais je ne croirai qu'on ne vous aurait pas donné un oreiller !

Le pensionnaire. — En effet, j'en avais un ; mais j'ai eu le malheur d'éternuer et il a volé à travers le trou de la serrure.

FAUSSE ALARME

Le vieux professeur Pinto arrive tous les soirs rond comme un prince.

L'autre nuit, pendant qu'il était dans son cabinet d'étude, la lampe éclate.

La serrante, (accourant affolée). — Qu'est-ce que c'est, madame ?

Madame Pinto. — C'est la lampe qui a fait explosion.

La serrante. — Ah ! tant mieux ! Je croyais que c'était monsieur.

BON MARCHÉ

Patient, (qui vient de se faire extraire un œil). — Docteur, c'est un peu cher \$50 pour un ouvrage qui vous a pris dix secondes.

Le médecin. — Vous trouvez cela ! Mais pour apprendre à faire cette opération en dix secondes, j'ai gaspillé à peu près deux minots d'yeux de vos semblables !

REFUS POLI

A l'une des récentes élections parlementaires, une paroisse se trouve, un beau dimanche, sans orateurs. Une *scie* de la localité trouvant l'occasion bonne pour imposer un de ses discours, monte sur le husting et dit : — "Comme les messieurs qui avaient été annoncés ne sont pas venus, je suggère que le notaire X... ouvre l'assemblée, et moi je la fermerai."

Mais le notaire qui ne se souciait guère de se mesurer avec un tel individu, se contenta de répliquer :

— Que monsieur l'ouvre l'assemblée. Vous verrez qu'elle ne prendra pas grand temps à se refermer toute seule.

THEATRE-ROYAL

Au Théâtre Royal on y met du progrès, de l'entrain, de la gaieté et du bon goût. "Across the Continent," a soulevé beaucoup d'applaudissements et a su attirer une masse d'auditeurs tous les soirs.

Cette pièce est tout à fait attrayante et remplie de situations piquantes qui plaisent au public. Elle a compté, cette semaine, autant de jours de succès que de représentations.

Nous félicitons le Royal de donner du théâtre aussi intéressant, ce qui le rend de plus en plus le favori du public. On jouera encore "Across the Continent," samedi après midi et samedi soir.

"Les deux Johns," comédie des plus désopilantes, sera jouée au Royal, la semaine prochaine. La compagnie comprend plusieurs comédiens distingués toujours prêts à divertir le public.

MOTS D'ENFANTS

A un bal d'enfants :

Une maman désigne à son fils, gros garçon de six ans, une fillette de trois ans.

— Voyons, Jules, invite donc mademoiselle à danser !

— Non, reprend M. Jules, elle est trop petite. Je veux une danseuse plus grande, avec laquelle je pourrais causer.

Tomme.— Papa, où la rivière Saguenay prend-elle sa source ?

Le père.— Je ne sais pas trop.

Tomme.— Ça fait que, rien qu'à cause de ton ignorance, le maître va me mettre en pénitence à l'école demain.

La mère, (impatiente). — Laisse moi donc écouter monsieur !

Juliette.— Dis donc, maman, pourquoi le monde des ils ont deux oreilles, et n'entendent pas deux choses à la fois ?

LE DUELLISTE DÉLICAT

LE COUP DE LA FUMÉE

Qu'il ne faut pas confondre avec le *coup de cigare* qui était à fusée.

Vous êtes en voiture découverte, vous vous emuuez. Histoire de rire, vous empoignez un bonhomme au passage, et vous le traînez par son habit, le forçant ainsi à courir pendant une bonne heure, ou à laisser son vêtement entre vos mains.

Les gens du meilleur monde vous le diront, c'est une plaisanterie charmante qui ne peut que faire rire.

Un hasard peut vous faire tomber sur un malappris, une espèce de petit bourgeois mesquin, sans usage, qui, loin de rire, vous fera froide mine.

Le supporter serait blâmable. En ce cas, on descend de voiture, on giffle le bonhomme et on lui demande réparation.

En admettant qu'il comprenne l'honneur que vous lui avez fait en le provoquant, le croquant vous attendra sur le pré.

Comme vous n'avez pas froid aux yeux, vous arrivez sans émotion, le cigare aux lèvres, et sans attendre, v'lan ! en garde.

Soignez vos premières passes, mais bientôt, dans l'action, le sang s'échauffe, et la colère vous empoignant, vous fumez comme un engin, lançant bouffées sur bouffées, bref, vous établissez une sorte de nuage entre vous et votre adversaire.

Lorsque vous jugez ce nuage suffisamment opaque, feignez de tomber, à cause des témoins, en réalité mettez-vous à plat ventre.

L'adversaire, qui ne vous sent plus au bout de sa lame, avance en ferraillant, c'est à vous d'utiliser ce moment pour lever le bras et... on devine le reste.

L'honneur est tellement satisfait, qu'en rentrant chez lui, il coupe les cheveux de sa belle-mère à coups de fusil.

LE COUP DU PIÈGE À LOUP

Il pleut, vous êtes plein de boue, comme c'est le soir et que les églises sont fermées, vous entrez au théâtre pour vous mettre à l'abri.

Pendant l'entr'acte, en homme soigneux, vous essuyer vos bottines avec le mouchoir que votre voisin a laissé à sa place.

La dame rentre, elle vous surprend. Au lieu de vous essuyer elle-même, cette pas grand-chose se plaint à son mari, et vous voilà avec une histoire.

Si vous êtes le plus fort, vous vous en tirez poliment, en jetant le mari à travers l'orchestre, ou dans le pavillon d'un instrument de musicien.

Si vous vous croyez le plus faible, évitez de vous colleter avec ce premier venu, donnez-lui votre carte, c'est plus régence et plus prudent.

On ne se bat pas toujours au bois de Boulogne, à Ville d'Avray ou au Vésinet. Pour éviter un voyage à la frontière on peut se battre dans

la propriété d'un ami, c'est même assez distingué. Prenez donc rendez-vous dans le pare d'un de vos intimes. En ce cas, priez-le de s'absenter pour qu'il ne soit pas compromis. Une fois qu'il est parti, faites peindre sur les murs :

Il y a des pièges à loup.

Posez-en un au milieu d'une allée, masquez le bien dans un petit fossé recouvert de mousse et de tendres feuilles.

Vos témoins qui connaissent la farce, vous placent d'un côté du piège, votre adversaire de l'autre.

Allez-y, nous y sommes.

Paréz tierce, et tirez dedans ; l'autre pare, vous menace de la riposte, paréz à votre tour, et en garde.

L'adversaire attaque à son tour ; rompez sans parer, vous avez l'air d'un novice mais peu importe, l'adversaire avance, attention :

Vous vous retrouvez en garde, dégagez dessus, paréz le contre et offrez le flanc.

L'imbécile n'y résiste pas, il se fend, vous rompez, il fourre son pied dans le piège à loup ; fendez-vous alors, tombez-lui dessus avec étonnement et enfoncez-lui votre épée dans l'œil sans le vouloir.

C'est tout.

L'honneur est tellement satisfait qu'il n'en peut plus se soutenir à force de rire, il est obligé de s'enlever par les cheveux.

ATHOS.

(A suivre.)

UNE BELLE RENCONTRE

Dans une soirée. Par une singulière coïncidence on présente à un vieux garçon endurci une dame du même nom :

— M. de Lanoco, permettez-moi de vous présenter Madame de Lanoco.

— Pas possible ! La dame que je cherche depuis quarante ans !

LES MODES UTILES

Charley.— Viens-tu faire la partie d'échecs ce soir ?

Cockney.— Oui, sans faute.

Charley.— Ah ! Mets donc tes pantalons à grands carreaux.

Cockney.— Pourquoi cela ?

Charley.— J'ai envoyé mon damier chez le menuisier.

PAS TANT QUE ÇA

Monsieur Tonneaud d'or.— Je vous prie, mademoiselle Lucienne, si la demande que je vais vous faire ne vous est pas agréable, ne recourez pas à la vieille formule : " Je serai une sœur pour vous ! "

Lucienne, jetant sur son interlocuteur un long regard plein de dévouement et d'amour.— Monsieur, je ne vous aime pas assez pour que vous puissiez être mon frère... mais je n'ai aucune objection à vous avoir pour mari.

MENACE SÉRIEUSE

Un marchand.— Voici un journal qui dit qu'il n'y a plus de *soalkins*. Mon commerce est ruiné.

Un ami.— Qu'est-ce que ça te fait ? Tu ne vendas pas de fourrures ?

Le marchand.— Non ; mais je vends l'imitation. Si l'on sait qu'il n'y a plus de vrais peaux, on ne voudra plus avoir les imitations.

ON CHANGE D'OPINION SANS S'EN APERCEVOIR

Richard.— Si jamais je me marie, je prendrai une femme instruite.

Alphonse.— C'est ce que je m'étais toujours dit moi-même ; j'en étais plus convaincu que jamais quand un matin j'ai reçu le mot suivant : " Mon oncles a mourir c'te nuitte ; i m'lesse sceinqhante mil phiass. "

UNE PETITE CONFUSION DANS LES MOTS

Le recorder.— Qu'est-ce que le prisonnier vous a répondu quand vous lui avez dit que vous l'arrêteriez ?

Le témoin.— Il m'a répondu machinalement.

Le recorder.— Comment, machinalement ? Répétez ces paroles.

Le témoin.— Il n'a pas dit un mot.

Le recorder.— Mais alors qu'entendez-vous par répondre machinalement ?

Le témoin.— Il m'a donné un coup de la machine qu'il avait à la main.

PRESCRIPTION COMPLIQUÉE

Le médecin à son patient.— Je vois ce que vous avez. Traversez la rue et allez prendre un verre de whiskey.

Le patient.— C'est tout ce que j'ai à faire ?

Le médecin.— Non ; amenez-moi avec vous.

UN MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Marchand à reclame.— Achetez sans crainte. Je vends toujours au-dessous de ce que ça m'a coûté.

L'acheteur.— Comment pouvez-vous vivre, si vous vendez au-dessous du prix coûtant ?

Le marchand (décidé à le convaincre).— C'est que j'achète si bon marché, moi !

CHACUN SA MARQUE

Dans une buvette.

Vieux client, à son trentième verre de *lager-beer.*— Garçon, apporte-moi un autre gobelet de bière ; mais ne te trompes pas ; donne-moi le même verre.

Le garçon.— On ne peut jamais se tromper pour vous : l'anse est toujours chaud.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES

Le recorder.— Vous dites que lorsque le prisonnier vous a frappé, vous étiez à pratiquer sur un instrument à vent ?

Le témoin.— Oui, Votre Honneur.

Le recorder.— Il faut dire lequel. Ça pourrait être un instrument froussquant ; une clarinette, une *veize*, un *piccolo*...

Le témoin.— C'était un soufflet de forge.

UN DITHYRAMBE

Dude amoureux.— Il y a des fois, ma chère Eulalie, que je ne me crois pas vraiment digne de votre amour.

Dette Eulalie.— Y'en a-t-il d'autres de plus dignes que vous ?

Le dude.— Quant à cela, je sais bien qu'il n'y en a pas un autre qui en approche.

UNE RUDE ÉPREUVE

McGinty.— Si vous saviez comme je vous aime ! Je ferais n'importe quel sacrifice pour vous.

Emeralda.— Je ne crois pas cela.

McGinty.— Mettez-moi à l'épreuve.

Emeralda.— Eh bien ! Epousez ma sœur, afin que je reste seule à la maison, pour avoir tous les cavaliers.

UN BON SERMENT

Le juge, (au témoin). — Connaissez-vous la nature d'un serment ?

Le témoin.— Oui, Votre Honneur.

Le juge.— Savez-vous ce qui arriverait si vous faisiez un faux serment ?

Le témoin.— Oui, Votre Honneur, c'est ce qui va me faire gagner ma cause.

NOS CHERIS

UNE RÉCLAME COMME ON EN VOIT
PEU

VI

La mère à son bébé.—Mon tout petit, tout petit bijou ! Sa mère l'aime bien son petit trésor !

Lucie, (qui vient de recevoir une correction.)—Ne crois pas cela, bébé. Tu auras bien des claques toi aussi, si tu grandis.



VII

Amie de la maison, (à la petite fille qui a commencé à prendre des leçons de dessin.)—J'ai rencontré votre papa aujourd'hui dans la rue ; il ne paraît pas bien.

L'enfant.—Je n'en suis pas surprise. Il paraît mieux de loin que de proche.



VIII

(Le cocher et la cuisinière issus de la sombre Afrique ont décidé d'aller à l'autel nuptial, et les voisins ont voulu voir la cérémonie.)

Le petit Passepoil, (ébahii.)—Maman, tous ces monde-là, ils ont passé au feu ?



IX

(La petite Marthe ne l'a pas salué en passant.)—Vous m'entendez, mon Dieu, n'est-ce pas ? En face d'une telle ingratitude, car c'est moi qui lui ai payé son *ice cream* tout l'été dernier. Alfred! Duffy renonce aux femmes.

UNE DISTRACTION

(Pour le SAMEDI)

La chose n'est pas sûre ;
Mais on nous a conté,
Sans vouloir faire injure
A certaine beauté,
Que durant la bombance
Du dernier carnaval
Elle tomba par chance
Sur un fer à cheval.
L'importante amulette
Orna, le même soir,
Son bureau de toilette
A côté du miroir.

Sa mâchoire postiche
Par malheur, ce jour-là,
Sur la même corniche
Comme exprès s'installa,
Puis l'aurore fidèle
Le lendemain matin
Vint réveiller la belle
De ses doigts de satin.
Mais, encore endormie,
Sur le premier moment,
Notre excellente amie
Se trompa d'ornement.
Cet incident me touche
Bien plus qu'il n'en a l'air :
Car c'est bien dans sa bouche
Qu'elle ajusta le fer.

AVEC TANT DE PLAISIR !

Un monsieur de campagne chaudement recommandé à un Montréalais, se fait promener par lui à travers toute la ville, sans bourse délier ; théâtres, églises, restaurants, rien n'y manque ! Le jour de son départ, le Montréalais le reconduit à la gare, et, comme il allait payer la voiture :

—Halte ! s'écrie le visiteur, c'est à mon tour, aujourd'hui.

—Non ! réplique l'autre... laissez-moi faire !... ceci me cause plus de plaisir que le reste !

EN SOIRÉE

(Etude physiologique.)



I

II

Angelina.—Où est donc le monsieur qui doit m'apporter une glace ?
Edouard.— Du diable si je me rappelle ce que je dois apporter et à qui !

SCÈNE ÉMOUVANTE



Premier étudiant.—Qu'a-t-il à pleurer, donc, ce pauvre animal ?
Deuxième.— Ne m'en parles-pas ! Quel cœur d'or ! Il pleure chaque fois que je mets ces boutons de manchettes : ils sont faits avec les os de sa mère.

PAS POUR LE BON MOTIF



Corinne.— Ainsi, vous partez demain pour faire le tour du monde ! Voulez-vous m'écrire de tous les pays que vous allez visiter ?
Monsieur Johnson.— Que ce mot-là me fait du bien ! Il est donc vrai que vous vous occupez de moi !
Corinne.— Vous ne savez donc pas que je fais une collection de timbres-poste !

OU SONT LES CHEVEUX

Un gandin des plus chauves montre à un visiteur matinal, étalées sur sa table de toilette, des brosses à cheveux de toutes les formes et de toutes les dimensions.

—Oui, je comprends, voici les brosses pour les cheveux : maintenant, il ne s'agit plus que de te procurer des cheveux pour les brosses !

QUI SAIT ?

Un ministre qui a la réputation de changer d'idée souvent donne un ordre à son messager. Celui-ci ne bouge pas.

—Qu'attendez-vous pour partir ? lui dit son supérieur.

—Monsieur, j'attends le contre-ordre, cela m'épargnera une course.

QUELQUES NOTIONS SUR LES VINS

Voici un excellent procédé pour vieillir les vins de dix ans en moins d'une année :

Enterrer les bouteilles de vin dans du coke pulvérisé, au lieu de les ranger sur des lattes ou sur les tiges de fer des porte-bouteilles ordinaires.

Ranger les bouteilles en les stratifiant par couche, une rangée de bouteilles recouverte de poudre de coke, puis une autre rangée et ainsi de suite. Après un an, le vin a vieilli de dix ans, et il acquiert des qualités extraordinaires qui sont le résultat de plusieurs années d'expérience.

MOYEN DE RECONNAITRE SI LE VIN EST NATUREL

Imbibez une petite éponge du vin que vous voulez éprouver, et posez-la sur une assiette dont le fond est couvert d'eau. Si le vin est naturel, l'eau de l'assiette mettra d'un quart d'heure à une demi-heure pour se rougir ; si, au contraire, la couleur du vin n'est pas naturelle, l'eau se colorera immédiatement.

LA FORCE DES VINS

L'alcool fait le vrai caractère du vin, il y est plus ou moins abondant. Ceux des climats chauds en fournissent beaucoup plus. C'est la quantité d'alcool qui rend un vin plus ou moins généreux. Voici une table relative de la quantité d'alcool contenue dans quelques espèces de vins :

Lissa (Autriche).....	25,41
Madère (Afrique).....	22,27
— rouge (Afrique).....	20,25
Ténériffe (id.).....	19,79
Xérès (Espagne).....	19,77
Lacryma-Christi (Italie).....	19,70
Constance blanc (Afrique).....	19,75
— rouge (id.).....	18,92
Lisbonne (Portugal).....	18,94
Malaga (Espagne).....	18,64
Muscad du Cap (Afrique).....	18,25
Hermitage blanc (France).....	17,43
— rouge (id.).....	17,32
Roussillon (id.).....	14,13
Malvoisie de Madère (Afrique).....	16,40
Vin de Bordeaux (France).....	15,70
Lunel (id.).....	15,52
Sauternes (id.).....	14,72
Bourgogne (id.).....	14,57
Vin du Rhin (France et Allemagne)..	14,45
Nice (France).....	14,33
Champagne non mousseux (France)...	13,72
— mousseux (id.) ..	13,61
Grave (France).....	13,39
Frontignan (France).....	12,79
Côte-Rotie (id.).....	12,32
Tokai (Hongrie).....	9,88

Le vin est l'aliment dynamique et spirituel de l'homme, comme le pain en est l'aliment statique et matériel ; mais il n'y a qu'un seul vin propre à nourrir et à fortifier le cœur et l'esprit de l'homme dans le sentiment fraternel, dans le sentiment chrétien, c'est celui du pur jus des fruits de la vigne sans autre travail que leur simple fermentation. Les vins bouillis, sucrés, distillés, ne sont déjà plus le vin naturel et physiologique.

SOUVENIR DU JEUNE ÂGE



La mère.— Cher petit ange ! Tu seras bien aussi joli que ta mère l'a été dans son temps !

LA DIPLOMATIE DES FEMMES



M. Goïng.— Puis-je vous escorter jusque chez vous, mademoiselle ?

Delle Coming.— J'ai promis à ma mère de ne marcher avec personne dans la rue... mais voilà les chars qui passent.

PROMPTE RIPOSTE



Canard, (derrière un charlatan).— Quack !
Le docteur, (qui n'a pas remarqué son interlocuteur).— Tu as menti.

IL FAUT ÉCONOMISER SUR TOUT CONSERVATION DES COMESTIBLES



Roboam.—Tu n'y penses pas, Jacob ! Si tu continues à travailler comme cela, tu vas user tes lunettes en peu de temps.

SUPERSTITIONS ECOSSAISES ET IRLANDAISES

Beaucoup de personnes ne voudraient pas allumer leur feu le jour de l'an matin, avant qu'elles aient vu de la fumée sortir de quelques cheminées voisines.

C'est bien malchanceux de jeter l'eau sale ou de balayer son écurie ce jour là.

La personne qui entre dans une maison par une porte, et qui en ressort par une autre chasse la bonne chance.

Rencontrer une femme ayant les pieds nus quand vous sortez le matin, est un mauvais signe.

Quelques uns disent que voir une pie c'est la chance, d'autre disent qu'il en faut deux. Une corneille vous apporte de la deveine si elle voltige audessus de votre tête.

En vous habillant le matin si par mégarde vous mettez votre habit à l'envers, soyez certains de mal passer votre journée en affaires.

Croiser la rue devant un corbillard est un présage de mortalité dans votre famille. Courir près une procession funèbre afin de vous y joindre, indique que la personne en question perdra bientôt un parent.

Beaucoup de femmes de chambre ne brasseraient pas les matelas un vendredi ; ça change leur chance.

UNE RUDE ÉPREUVE



Charles.—Quel est cet accoutrement ? As-tu passé dans un moulin à battre ?

Joseph.—Pire que cela ; je sors des petits chars.

On a essayé de fixer approximativement le temps pendant lequel la viande exposée en plein air peut se conserver en été

En voici le tableau :

	jours
Bœuf.....	4
Chevreuil.....	4
Dindons.....	4
Grives.....	2
Lièvres.....	3
Mouton.....	2
Perdrix.....	2
Pigeons.....	2
Poulets.....	2
Poules (vieilles).....	3
Porcs.....	6
Veau et Agneau.....	2

MAUVAIS CALCUL

Le père (en fureur contre son fils).—J'ai vraiment honte de toi mon garçon, j'ai bien envie de te déshériter. Va-t'en au diable. Je ne veux plus jamais te voir.

Le fils.—Ne m'envoyez pas là bien sûr, si vous ne voulez plus me voir ?

TOUJOURS FOULÉ



Madame Petithomme, (au moment où son mari rentre).—Chut ! Bébé dort.

Monsieur Petithomme.—Mais c'est le seul temps où j'ai la chance de dire un mot !

LE LANGAGE DU GRAND MONDE

Visiteur reçu par un serviteur nouvellement arrivé de la Campagne.—Monsieur Lefrançois est-il ici ?

Le serviteur. Non, monsieur ; il vient de partir dans son intervalle.

Le visiteur, (se frappant le front).—Son intervalle ! Qu'est-ce que c'est que cela qu'un intervalle ?

Le serviteur.—C'est lui qui donne ces grands noms là. Moi, j'appellerais cela une carriole. Voilà comme il m'a dit : " J'attends monsieur Frédéric par le train de 11 heures. Il n'est que dix ; je vais aller en ville dans l'intercalé." Vous ne trouvez pas que les gens qui parlent en termes donnent des noms qui n'ont pas de bon sens ?

POUR OBLIGER

L'oncle Tiembu se plaint à l'ami Marchetoujours de son neveu et héritier.

Marchetoujours.—Mais, donnez lui donc un bon sermon, une fois pour toutes.

Tiembu.—Inutile, mon bon ! il ne prend ses conseils que d'idiot.

Marchetoujours.—Alors, c'est moi qui vais lui parler.

TOC ! TOC ! TOC !



Julie.—Comme tu es pâle ! Respire vite.

Euphémie.—Ce n'est pas nécessaire. Il sort d'ici et il a fait la grande demande. Le cœur me battait si fort que deux fois, croyant qu'on frappait à la porte, il a dit ; " Entrez."

AFFAIRE DE CONFIANCE

Un malade imaginaire à son médecin :

—A propos, docteur, puis-je manger des pruneaux ?

—Des pruneaux?... oui, répond le médecin d'un ton grave, mais en nombre impair.

Le plus curieux de l'histoire, c'est que, huit jours après, notre homme était guéri.

PRESCRIPTION A ESSAYER

M. de St Eponge prenant son petit verre après le dîner. — C'est donc curieux, n'est-ce pas ? Eh bien ! Je n'ai pas le moindre appétit à mon repas si je ne prend pas un cognac après.

PRESCRIPTION RIGOUREUSE



Le médecin.—Vous me dites que vous avez suivi ma prescription scrupuleusement ? Un seul cigare après chaque repas.

Le patient.—Oui, docteur, et je suis invariablement malade.

Le médecin.—C'est incroyable ! A quoi attribuez vous cet effet-là ?

Le patient.—Je l'attribue au fait que je n'ai jamais fumé de ma vie. Donnez-moi un autre traitement.

TRANSFORMATION IMPREVUE



I

—Allons, mon petit Carlo, doucement ;
tu vas me faire tomber.



II

—Là ! Quand je te le disais !



III

—Est-il possible ? Mon pantalon est
déchiré, la peau aussi. Eh bien, vrai ! je
donnerais tout ça pour ne pas t'avoir
autant défiguré.

POÈME RUSTIQUE

LUNE D'ORAGE

La lune à mangé les nuages :
Elle émerge, s'épanouit...
Et soudainement déseffouit
La vision des paysages.

Le brouillard abat ses cloisons
Entre le feuillage et la pierre ;
Une lumineuse poussière
Parsème les quatre horizons.

Au ciel calmé, de bon augure,
Frémit l'astre de diamant,
Et sous son froid scintillement
Qui les nimbe et les transfigure,

Tous les fantastiques décors
Des hauteurs, des fonds et des berges
Ont le frissonnement des vierges
Et la solennité des morts.

La plaine sauvage dénombre
Ses aspects lépreux et chagrins :
Jones des étangs, plis des terrains
S'illuminent dans la pénombre.

Sur la colline, au creux du val,
La campagne rugueuse et verte
S'enveloppe, mi-découverte,
D'une atmosphère de cristal.

Des chatoiments pleuvent, s'épanchent
Dans les torrents bleus, les lacs noirs.
Redevenus les clairs miroirs
Des pauvres arbres qui s'y penchent.

Fougères, genêts sont jonchés
Des beaux reflets qui s'entrelacent.
Argentant, quand ils se déplacent,
L'ombre du sable et des rochers.

A travers landes et bocages.
Réapparaît visiblement
Le troupeau brouteur ou dormant
Des bœufs perdus dans les pacages.

Bien qu'il semble aux tristes hiboux
Que le gai matin s'élucubre,
Ils poussent un cri moins lugubre
Au fond du silence plus doux.

Dans les forêts, l'horreur fait trêve,
Car sur maint vieux chêne tortu
Le rossignol qui s'était tu
Recommence à pleurer son rêve.

Par les prés, entre les sillons,
La voix des cailles se réveille ;
Les buissons reprêtent l'oreille
Au cliquettement des grillons.

Et de nouveau rouillent des ailes
Les papillons " tête-de-mort " ;
Et le marais grossit encor
Sa plainte et son bruit de crécelles.

Tout à l'heure, avec ce frisson
De la tempête qui s'amasse,
Une averse humectait l'espace
Et le sol, de telle façon

Que le vent moite qui circule
Mouille encore ce clair-obscur,
Amalgame tranquille et pur
De l'aurore et du crépuscule.

Et le bon soleil des crapauds
Dissipant son inquiétude,
Toute l'étrange solitude
Goûte l'extase et le repos :

Elle s'endort dans ses aromes,
Avec ses hôtes engourdis,
Comme un nocturne paradis,
De mélancoliques fantômes.

Mais, lente, sans trop s'accuser,
La brume a refilé ses toiles
Et voici, sous de mornes voiles,
La Grande Lampe agoniser.

Déjà grondent par intervalles
Les cieux sinistrement couverts
Et la pluie arrive au travers
Des flamboiements et des rafales.

Hors le murmure coassant,
Tout bruit d'en bas tombe et s'enterre ;
Puis, la couleur devient mystère,
La forme va s'assombrissant,

Et, par degrés, toujours plus brune,
Elle chancelle et se réduit...
Et l'orage reprend la nuit :
Les nuages mangent la lune.

ROLLINAT.

CERTAINEMENT UNE MORT SUBITE

Le coroner.—Les papiers trouvés sur lui prouvent bien qu'il était le colonel Boisbeaucoup.

Témoin.—Il y avait aussi une petite bouteille de cognac dans une de ses poches.

Le coroner.—Était-elle vide ?

Témoin.—Non monsieur, encore pleine.

Le coroner.—Pauvre garçon, il a du mourir sans une minute d'avis.

SUPERSTITIONS A PROPOS D'ÉPINGLES

Ramasser le matin une épingle dont la tête est tournée vers soi, indique bonne chance. Si elle présente le côté, elle signifie alors que la personne est pour voir son ou sa bien-aimée dans la journée même. Si la pointe est tournée vers vous, méfiez-vous, vous avez un ennemi.

Les paysans dans l'ouest de la France, considèrent qu'une épingle portée par une jeune mariée le jour de ses noces, a un pouvoir magique pour attirer les bons partis. Aussi, après la cérémonie nuptiale la jeune femme est-elle envahie par toutes ses amies qui réclament une épingle. Quelques jeunes femmes obligeantes apportent avec elles à l'Eglise toute une pelotte remplie d'épingles afin d'en pouvoir faire la distribution à leurs amies aspirantes.

En Bretagne, l'épingle témoigne de la vertu de la fiancée. Quelques jours avant son mariage, le jeune homme conduit la jeune fille près d'une source d'eau limpide, et jette dans le courant une des épingles de sa belle future. Si l'épingle s'en va au fond de l'eau, c'est la disgrâce de la jeune fille ; mais ceci arrive rarement. En Bretagne, les femmes n'ont d'autres épingles que des épines noires.

Il y a trente ans, cette superstition a donné lieu à une scène tragique. Une jeune fille bien belle, mais pauvre, devait se marier à un jeune homme riche, propriétaire d'immenses terres. Confiante dans sa propre vertu et ne doutant pas de la véracité de la légende, elle mit au lieu des épingles ordinaires en bois, une épingle métallique dont la tête se formait d'une petite boule d'argent. Bien entendu la malheureuse épingle fut bien vite engloutie. Aussitôt, sans mot dire, le jeune homme disparut et ne revint plus. La jeune fille découragée et l'âme chargée d'angoisses s'enfuit elle aussi, et le lendemain la rivière rapportait son cadavre.

LE CHATIMENT DE L'ORGUEUIL

Le cousin.—Et tu vas te marier à ce professeur ! Comment, toi, l'héroïne de tant d'engagements, as-tu pu faire pour l'accepter !

La cousine.—Vois-tu, c'était devant le monde. Il a fait sa proposition en latin, et voilà que je me mêle dans mes réponses. Je dis, oui quand je voulais dire non. Tu comprends, maintenant je suis trop orgueilleuse pour expliquer l'erreur. Je suis à lui pour la vie !

MEMOIRE INGRATE

Jules.—Où as-tu trouvé ce parapluie ?

Charles.—Ce parapluie !... Je ne m'en souviens pas. Le nom du propriétaire n'est pas dessus.

UN QUART D'HEURE CHEZ LE BARBIER DU "SAMEDI."

(Suite.)



IX

Un shampoo.



X

Next!



XI

A la française



XII

A l'américaine.



XIII

A l'allemande.



XIV

A l'africaine.

XV

—A votre place, moi, monsieur, quand j'irais à la messe, je me mettrais toujours dans les jubés.

(A continuer.)

QUALIFIÉ

UNE CONSOLATION.



Boulé à Carlo. — Mon fils, qu'est-ce qui te prend ?
Carlo. — Il vient d'arriver un lévrier chez le vo i sin je m'en vais jouer avec lui. Tu vas voir.



Un malheureux. — La charité, s'il vous plaît ; je n'ai qu'une jambe.
Un monsieur peu donnant. — Rien qu'une jambe : quelle chance ! Vous avez la moitié moins froid que moi aux pieds.

LES RENCONTRES DANGEREUSES SUR LE TRAIN D'OTTAWA



I M. X... député.—Pristi, qu'il fait sec ici !
 II Voisin modeste.—Si je puis être utile à monsieur !
 III M. X...—Vous êtes un homme d'esprit, savez-vous ?



IV M. X...—A la vôtre !
 Le voisin.—Oh ! ce n'est pas la peine.
 V M. X. — Pouah ! Quelle est cette bouette !
 VI Le voisin modeste.—Mais, monsieur, vous badinez ! Du thé de cinq chelins la livre !

L'ART D'ÊTRE BELLE

DES CHEVEUX
 (Suite.)

Eaux, pommades et huiles

Lorsque les cheveux perdent leur souplesse, lorsqu'ils deviennent fermes, que la pointe se bifurque, c'est l'indice que la sécrétion des glandes folliculaires, qui n'est autre que la pommade naturelle qui sert à nourrir et à lustrer le cheveu, se produit mal.

Les cheveux s'emmêlent facilement ; il est difficile de leur donner une bonne direction. C'est alors qu'une pommade est nécessaire.

Les cheveux noirs sont particulièrement sujets à ces inconvénients. La plupart des personnes, lorsqu'elles voient leurs cheveux se bifurquer, s'imaginent de couper la pointe pour que le mal cesse. Eh bien, non. Couper la pointe des cheveux tous les mois, d'un demi pouce, au moment de la nouvelle lune, la veille du premier quartier, a son utilité pour les jeunes enfants ; mais à l'âge adulte cela ne signifie pas grand'chose.

Lorsque les cheveux fourchent, c'est qu'ils sont malades. Il faut donc, tout en les raccourcissant un peu, les frictionner avec une pommade à la moelle de bœuf. La pommade à la moelle de bœuf est la meilleure. C'est la seule qu'il faille employer.

On écartera les cheveux en formant des raies de quatre ligne d'intervalle, et on frottera le cuir chevelu avec la pommade ou une huile quelconque pouvant produire le même résultat.

Voici les recettes qui conviennent :

Pommade à la moelle de bœuf

- Moelle de bœuf préparée... 2 oz.
- Huile d'amandes... 1 oz.
- Essence de citron... 15 gros.

Le sel est excellent contre la démangeaison, ainsi que contre les pellicules. Il suffit de saupoudrer la tête, à la racine des cheveux, de sel fin. On le laisse séjourner pendant deux jours et on recommence trois fois. Le sel tombe de lui-

même en démêlant et en brossant les cheveux.

Lorsqu'on a des pellicules il faut éviter de se servir d'eau pour les cheveux, surtout d'eau de quinine. Cette eau est fort irritante, et elle augmente les pellicules et les démangeaisons. Le rhum, l'eau-de-vie et tous les excitants sont mauvais pour ce genre de maladie. Voici ce qu'il faut faire : d'abord laver la tête dans une décoction de racines de saponaire.

- Eau... 1 lfs.
- Racines de saponaire... 1 1/2 oz.

Faire bouillir et employer tiède.

Avoir toujours soin de natter les cheveux longs en quatre ou cinq nattes, bien mouiller la tête, laver les nattes séparément, rincer de même à l'eau tiède et sécher à l'aide de linges chauds.

Si les cheveux tombent par suite d'une fraîcheur prise dans une promenade sur l'eau ou à la suite d'un séjour prolongé dans un parc, le soir, on y remédiera en frictionnant la tête avec de l'eau-de-vie au quinquina.

Si les cheveux sont affaiblis, et s'ils tombent à la suite d'une maladie, on leur redonnera rapidement la vigueur qu'ils ont perdu en les lavant avec une décoction de feuilles de noyer, ce qui a la propriété de raffermir les chairs. Après chaque lavage on imbibera les racines avec de l'eau-de-vie au quinquina.

La pommade suivante sera employée dans les chutes de cheveux qui proviennent d'un manque de force dans les racines, d'anémie et faiblesse de constitution ou suites de couches.

- Extrait mou de quinquina... 7 drachm.
- Baume de Fioraventi... 1 once
- Rhum... 3 1/2 onces
- Teinture de cantharides... 15 grains

Chaque nature de cheveux demande un régime différent. Les personnes qui ont la tête et les cheveux toujours imprégnés d'une matière grasse qui est, comme nous l'avons dit, la pommade et la nourriture naturelle du cheveu, ces personnes, dis-je, feront bien de ne se servir ni de pommade ni d'huiles d'aucune sorte. Cependant il peut arriver que, sous diverses influences, le cuir che-

velu se dessèche ; dans ce cas, il est évident qu'il faudra donner aux cheveux la nourriture qui leur manque.

Voici une excellente lotion à l'usage des cheveux gras :

Infusion de feuilles de noyer, dans laquelle on ajoute deux grammes de tannin. Cette lotion est excellente aussi contre la transpiration du cuir chevelu.

Si la matière grasse envahit les cheveux au point d'en provoquer la chute on emploiera la mixture suivante :

- Teinture de quinquina... 1 oz.
- de cannelle... 1/2 oz.
- Baume de Fioraventi... 1 oz.
- Rhum... 3 1/2 oz.

Frictionner la tête soir et matin et laver les cheveux tous les quinze jours, pendant quelque temps, avec l'eau ammoniacale.

La lotion suivante est excellente pour raffermir le cuir chevelu et en arrêter la chute :

- Teinture de quinquina... 1 oz.
- Rhum... 2 oz.
- Acétate d'ammoniaque... 1/2 oz.

Employer en frictions.

Contre les démangeaisons, outre le sel fin, dont il faut saupoudrer la tête, on se servira de la friction suivante :

- Teinture de quinquina... 1/2 oz.
- Baume du Pérou... 1 1/2 oz.
- Sel marin... 1/2 oz.
- Rhum... 3 1/2 oz.

Les recettes qui suivent ont pour but l'entretien de la chevelure. Chaque lectrice pourra donc choisir celle qui lui plaira le plus, soit pour donner de la force aux cheveux (de ce nombre sont les eaux), soit pour les lisser et les rendre d'un brillant factice (de ce nombre sont les pommades, les huiles et les bandolines).

Il est entendu que les eaux qui vont suivre doivent être employées comme préservatifs, mais nullement comme remèdes en cas de maladie du cuir chevelu.

Lotion pour la conservation de la chevelure

Borax	1 oz.
Camphre	$\frac{1}{2}$ oz.

Réduisez en poudre et faites dissoudre dans un quart bouteille d'eau bouillante. Il faut se servir fréquemment de cet lotion pour laver les cheveux. C'est un des bons moyens d'éviter une calvitie prématurée. Le camphre, après s'être dissous, se reforme en morceaux ; mais l'eau en est suffisamment saturée.

Eau pour nettoyer les cheveux

Eau de rose	$3\frac{1}{2}$ oz.
Eau-de-vie de romarin	2 oz.
Ammoniaque liquide	4 gros
Essence de bergamote	4 gros
Huile de ricin	4 gros

Mélangez longuement pour bien mêler les substances, puis conservez en flacons bien bouchés. Au moment de vous en servir, prenez-en quelques gouttes que vous mélangerez avec une partie d'eau ordinaire.

Friction pour les parties de la tête où les cheveux sont moins fournis

Extrait mou de quinquina...	14 grains
Essence de violette	$\frac{1}{2}$ oz.
Eau-de-vie	$3\frac{1}{2}$ oz.
Sel marin	$\frac{1}{3}$ oz.
Acétate d'ammoniaque....	$\frac{1}{3}$ oz.

Employer seulement aux endroits clairs.

Eau du Pirée pour enlever les pellicules et raffermir le cuir chevelu

Excellente lorsque les pellicules sont accidentelles c'est-à-dire lorsqu'elles ne constituent pas une affection du cuir chevelu.

Pommade dite de graisse d'ours

Pour l'édification de ceux qui nous lisent, nous devons constater qu'il n'existe, pour ainsi dire, pas de graisse d'ours. Il est facile de comprendre qu'il est difficile de s'en procurer ; les propriétés de cette graisse ne sont pas assez effi-

caces pour que les parfumeurs se soucient beaucoup de l'employer.

Voici comment cette pommade se prépare :

Huile à la rose	$2\frac{1}{2}$ gros.
" à la fleur d'oranger....	$2\frac{1}{2}$ "
" à la caisse	$2\frac{1}{2}$ "
" à la tubéreuse	$2\frac{1}{2}$ "
" au jasmin	$2\frac{1}{2}$ "
" à l'amande	1 oz.
Axonge	2 oz.
Pommade à la caisse	$\frac{1}{2}$ oz.
Essence de bergamote	$1\frac{1}{4}$ gros.
" de girofle	$\frac{1}{2}$ gros.

Faire fondre les graisses et les huiles au bain-marie et ajouter les essences.

Bandoline pour lisser les cheveux

Graine de coing	$1\frac{1}{2}$ oz
Eau	1 bouteille

Faites bouillir pendant vingt minutes ; passez le liquide à travers un linge et ajoutez :

Alcool à 30°	2 oz
Essence de bergamote....	$\frac{1}{4}$ oz

Agitez le tout ensemble et conservez dans un flacon bouché à l'émeri.

Bandoline pour fixer les cheveux

Eau	1 bouteille
Gomme adragante	$1\frac{1}{2}$ oz

Remuez de temps en temps jusqu'à ce que ce soit fondu, puis passez dans un gros linge. Laissez reposer quelques jours et passez de nouveau. Quand elle est d'une consistance égale on y mélange de l'essence d'amandes amères pour parfumer.

Pommade dite hongroise pour fixer les moustaches

Faites fondre au bain-marie ;

Cire vierge	4 oz
Savon d'huile	3 oz
Gomme arabique	3 oz

On fait fondre cette dernière préalablement dans cinq grammes d'eau de roses.

Lorsque le tout est bien fondu on parfume avec quelques gouttes d'une essence quelconque. On peut mettre en boîte ou en bâton.

Son parfumé pour dégraisser les cheveux

A l'usage des personnes qui ne veulent pas se mouiller la tête.

Son de froment bien sec	1 lbs
Poudre d'iris	2 oz

Passer au tamis.

Saupoudrer les cheveux le soir ; passer au peigne fin le matin.

On remarquera que nous avons soigneusement évité d'indiquer des recettes contenant de la glycérine. Ce produit est très mauvais pour les cheveux. Nous engageons toutes les personnes qui s'en servent, d'en cesser immédiatement l'usage et de s'en rapporter uniquement aux recettes que nous donnons, dont nous avons expérimenté l'efficacité, qui n'offrent aucun danger pour la santé, mais donnent, au contraire, un résultat absolument satisfaisant si on les emploie selon la nature du cuir chevelu.

RESTAURANT EN BAISSE

—Garçon, apportez-moi une blanquette de veau.

—Monsieur, il n'y en a plus.

—Alors, donnez-moi... côtelette d'agneau aux petits pois.

—Pardon monsieur, mais il n'y en a plus.

—Dites donc, qu'est-ce qu'il y a... Tiens voici mon affaire, un steak aux champignons.

—Monsieur sera assez bon de prendre autre chose, je viens de servir le dernier au monsieur de l'autre table.

—Saperlipopette... Eh bien apportez-moi l'addition alors.

Le garçon part tout d'une course pour la cuisine, et revient en disant :

—Il n'y en a plus monsieur.

AU THEATRE-ROYAL



Alfred.—Quelle manie ont les femmes de porter au théâtre des chapeaux si hauts ! C'est réellement impoli.

Julie.—C'est probablement pour protester que vous autres, hommes, pratiquez l'extrême contraire. La moitié des spectateurs, ce soir, ont laissé même leurs cheveux à la maison.

LA LUNE DE MIEL MODERNE



Charlie (qui vient de se faire pocher un œil).—Ma chère Maud, je crois que j'en ai un au beurre noir.

Maud.—Oh ! mon chéri ! C'est épouvantable ! Et dire que nous nous marions demain !... (Sanglotant) Et notre lune de miel ! Je vais être obligée d'aller la passer en voyage toute seule ! Je ferai pour le mieux.

UN PEU PERSONNEL



Inconnu de mauvaise mine. — Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est ?

Le vieux monsieur. — Je ne le sais pas.

L'inconnu. — Vous pourriez bien regarder à votre montre.

Le vieux monsieur. — C'est que je voulais prendre le temps de savoir si je l'ai encore.

LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

« Tout homme peut arriver à la vraie noblesse par la vertu et la bonté, » déclare William Penn, le grand colon américain. On ne vaut que par le mérite : qui en a est un homme ; qui n'en a pas n'est rien. Mais il faut, on le sait, se tenir en garde contre les apparences. On rencontre des gens qui ont l'air d'avoir du génie, et qui ne sont que des médiocres ou des sots. De même, il n'est pas toujours facile de distinguer entre l'homme véritablement comme il faut et celui qui n'en a que les dehors. Lord Tennyson le dit en vers harmonieux : « Il me semble qu'une seule chose est noble : c'est d'être bon. Un bon cœur vaut mieux qu'un tortil de baron. »

De tout temps on a été porté à regarder l'oisiveté comme le caractère propre de l'aristocratie. Les Grecs et les Romains de l'antiquité se déchargeaient de tout travail manuel sur leurs esclaves. Les Juifs, il est vrai, voulaient que tout enfant apprit un métier ; mais ils méprisaient le travail, si le travailleur était grossier et ignorant. Chez nous, quand on dit de quelqu'un qu'il ne fait rien, qu'il vit de ses rentes, on lui donne, aux yeux de beaucoup, un brevet de gentilhommerie. Hier encore cela s'appelait vivre noblement.

Ces vieux préjugés tendent à disparaître ; mais il s'en faut qu'ils aient disparu. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en arracher quelques lambeaux en passant, si l'on peut. Le travail ennoblit ; non seulement le travail manuel. L'homme qui travaille est le seul qui soit précieux à ses semblables. Celui qui consomme sans produire et qui ne s'applique à aucune œuvre utile vaut moins que le plus humble laboureur : il est un fardeau pour la société.

Le monde n'attache guère d'importance qu'à l'existence de ses héros, de ses bienfaiteurs, de ses génies, de ses conquérants, de ses millionnaires. Dire que ceux-là seront toujours la très petite minorité, ressemble beaucoup à répéter une vérité de M. de La Palisse. La plupart des hommes mènent une vie terne, laborieuse, nullement romanesque, où il y a peu d'imprévu pour l'embellir ou la relever, mais, en revanche, beaucoup de misères et d'humiliations pour en augmenter l'amertume. Une idée cependant est de nature à nous soutenir et à nous reconforter : c'est que nous sommes tous les ouvriers d'une œuvre commune et que le plus petit d'entre nous est utile au plus grand.

On se trompe donc quand on prend pour mesure de la valeur d'un homme son argent, sa profession, les titres ou les particules qu'il attache à son nom comme une enseigne de respectabilité. Nous valons par ce que nous sommes, et non par ce que nous possédons. Rien de ridicule

et de faux comme d'estimer les gens d'après la grandeur de leur maison, le nombre de leurs domestiques, leurs équipages, et autres circonstances purement accidentelles en soi.

Un jour, un prince persan s'étant habillé en pauvre, se rendit à un banquet. Poussé brutalement à droite et à gauche par les valets et les convives, il ne put arriver jusqu'à la table, et fut bientôt obligé de se retirer. Revenu au palais, il revêtit son plus magnifique costume, mit ses pieds dans des pantoufles constellées de pierreries, et jeta sur ses épaules un manteau de drap d'or. Puis il retourna à la maison du festin. Dès qu'il parut, les convives firent place, et l'amphitryon se levant en hâte, s'écria : « Soyez le bienvenu, Monseigneur ! Qu'est-ce que Votre Seigneurie désire qu'on lui serve ? » La réponse du prince fut éloquente. Allongeant le pied de manière à faire chatoyer et étinceler les pierreries de sa pantoufle, il saisit à deux mains sa robe d'or, et dit, sur un ton d'ironie amère : « Soyez le bienvenu, Monseigneur ! la bienvenue, très excellente robe ! Quest-ce que Votre Seigneurie désire qu'on lui serve ? » Et, se tournant vers l'hôte stupéfait : « Il faut bien que je demande à mon habit ce qu'il veut manger, puisque votre bienvenue ne s'adresse qu'à lui. »

Que d'habits à qui leurs maîtres doivent la considération et le succès !

On entend souvent des personnes s'excuser du métier qu'elles font, déclarer qu'elles sont les premières de leur famille qui aient été réduites à travailler, ou à faire du commerce. Comme s'il y avait de la honte à exercer un métier quelconque, pourvu qu'il soit honnête ! Comme s'il n'était pas mille fois plus honteux de proclamer que ses ancêtres étaient des fainéants inutiles et ne vivant que pour eux-mêmes !

Il y a cette différence entre l'homme qui connaît ses ancêtres et celui qui ne les connaît pas, que le premier sait que beaucoup d'entre eux ont mérité d'être pendus, tandis que l'autre reste dans une heureuse ignorance à ce sujet.

Un Américain disait à un petit maître entiché de sa noblesse : « Monsieur, ma famille commence où la vôtre finit. »

Dans les pays de langue anglaise, l'homme comme il faut, s'appelle *gentleman*, gentilhomme. Cette appellation suppose une certaine éducation, un certain rang dans le monde, de la tenue et des manières. Elle est devenue un mot de la langue internationale, très usité aujourd'hui en France, où on ne l'applique pas plus qu'ailleurs avec une parfaite justesse. Dans tous les pays, on prostitue le nom de *gentleman*, d'homme comme il faut, à celui qui est riche, quand même il aurait tous les vices. Au contraire, combien ont de vrais cœurs de gentilhommes, à qui l'on n'en voudrait pas donner le titre, parce qu'ils sont pauvres ou de basse condition ?

« Que faut-il être pour être un *gentleman* ? » demande un auteur populaire de l'autre côté du détroit. Et il répond : « Il faut être honnête, noble, généreux, brave, sage. Doué de toutes ces qualités, il faut les mettre en œuvre avec toute la grâce possible. Pour être un *gentleman*, faut-il être bon fils, mari fidèle, père irréprochable ? Faut-il mener une existence exemplaire, payer ses fournisseurs, avoir des goûts élevés et élégants, donner un but noble à sa vie ? Oui certes, le gentleman doit être et faire tout cela, et encore quelque chose de plus. Dans tout cela, d'ailleurs, rien qui ne soit à la portée de tout le monde. Il n'est pas un ouvrier, tant pauvre soit-il, qui ne puisse bien mériter le titre de *gentleman*, s'il est sobre et s'il a le respect de soi. »

Le maître d'école ne manque aujourd'hui nulle part ; on peut acheter un journal pour un sou ; les chemins de fer conduisent à bon marché les artisans au lieu de leur travail. Les hommes s'associent pour tirer meilleur parti de leurs efforts ; le travail s'organise, d'*individuel* devient *social*. Ce progrès détruit de jour en jour davantage la vieille théorie de la dépendance et de l'encouragement, — cette théorie suivant laquelle les pauvres obéissent à des règlements faits pour eux, mais point par eux, et où les riches tiennent lieu de parents ou de tuteurs aux pauvres, les guidant, les poussant et les retenant comme des enfants, mais, — est-il besoin de le dire ? — au mieux de leurs propres intérêts.

Désormais l'indépendance des classes laborieuses est un fait accompli. Le suffrage populaire leur a mis en main l'instrument irrésistible de leur émancipation. En sont-elles plus heureuses ? Souffrent-elles moins que jadis ? Ce sont là des questions qui dépassent le sujet de cet article ; mais il est trop clair que la société est en proie à un mal profond, qui se traduit par l'antagonisme des classes, aussi violent et implacable que jamais. Ce n'est, à la vérité, ni le droit de voter que possèdent aujourd'hui les pauvres, ni la charité et la philanthropie mondaines des riches qui peuvent guérir ce mal et remettre les corps social en santé. Pour jeter un pont au-dessus de l'abîme qui sépare les classes, il faudrait, d'un côté comme de l'autre, un grand esprit de douceur et de sacrifice. Personne ne veut désarmer ni cesser le premier la lutte, quand il serait nécessaire que tous le voulussent à la fois.

Il y aura toujours des distinctions entre les hommes, par cette simple raison que le talent, la persévérance, la bonne conduite produiront toujours des différences dans la condition des individus ; mais — et ce point gagné on pourrait, si l'on en comprenait l'importance, amener tous les autres, — il n'est personne qui ne puisse prétendre au titre de *gentleman*, personne qui ne puisse être un homme ou une femme comme il faut.

C'est parce que les bonnes manières ont leur source et leur mobile dans le cœur, qu'il y a des ours mal léchés parmi les princes, et qu'on trouve, chez les travailleurs aux mains calleuses, cette délicatesse de sentiments et ces égards pour autrui qui sont l'essence même de la bonne éducation.

Les basses classes, si la langue était bien faite, devraient indiquer tous ceux qui sont bons et sages.

Chacun, avons-nous dit, peut et doit être *gentleman*, homme comme il faut ; mais trop se croient autorisés à prendre ce titre sans en être dignes. Il ne manque pas de gens jaloux de leurs droits et insoucieux de leurs devoirs, qui veulent être traités en *gentlemen* et se conduisent en polissons.

Il n'y a pas un demi-siècle, je crois même que la race n'en est pas encore perdue, surtout dans nos campagnes, les *gentlemen*, les gros messieurs, se faisaient un point d'honneur de s'enivrer quand ils dinaient en compagnie. C'était à qui boirait le plus de bouteilles, et l'amphitryon était tout fier quand il avait fait rouler ses hôtes sous la table. On se moquait des mauvais buveurs. Tous les méchants sont buveurs d'eau. Et l'on se vantait d'avoir pour unique maladie une irréductible « descente de gosier. » Aujourd'hui la mode change, et, en bien des maisons, le convive dont la gaieté est sujette à devenir trop bruyante se voit vite exclu de la liste des invités.

Cette réforme, qui commence par où toute réforme efficace doit commencer, par en haut, pénétrera peu à peu dans les classes laborieuses. Il arrivera un moment où ce seront les ivrognes, et non les ouvriers sobres, qui feront les frais des railleries de leurs compagnons. Il est de mauvais goût de passer au cabaret deux jours au moins sur sept, et les dévots à saint Lundi sont regardés comme des faibles d'esprit qui perdent leur argent et se gâtent l'estomac. On les traite plus sévèrement, car ils le méritent. On voit en eux des maris et des pères qui boivent sottement et criminellement l'argent qu'attend la famille pour avoir des habits et du pain. On les déclare coupables, et pas un ouvrier qui se respecte, qui tient à être, lui aussi, un homme comme il faut, ne serrera la main à ces *gouapeurs*, le terme méprisant est depuis longtemps créé, qui avalent leur honneur, leur réputation, leur argent, la vie de leurs enfants et de leur femme, en même temps que la liqueur qui les abêtit et les tue.

Les femmes, premières et constantes victimes de ce désordre, auront été les agents les plus efficaces de la réforme que nous annonçons. A elles reviendra pour presque tout l'honneur d'avoir, par leur exemple, leur qualités de ménagères, tendresse jamais rebutée, changé des êtres brutaux et intempérants en hommes sobres, convenables, attachés à leurs devoirs, et nobles au vrai sens du mot.

LES AVANTAGES DE LA GLACE FRAICHE



Client indigné.—Garçon, cette côtelette n'est pas fraîche.

Le garçon.—Faut nous pardonner ; c'est la faute de la glace ; elle a dégelé tant de fois cet hiver.

Le client.—Eh bien ! Quand la glace perd de son goût, on en prend de la fraîche.

TROP PARLER NUIT



Delle Nebougepus.—Voyez-vous ; j'ai un nom si laid !

Le jeune capitaine Parlotropite.—C'est qu'il est trop tard pour que vous le changiez !

PINCÉE DE CONSEILS

EAU VERTE

L'eau verte est très préconisée dans les campagnes pour les brûlures, contusions, blessures, etc., et même pour les maux d'yeux. Faites dissoudre 5 onces de camphre dans 1 livre d'alcool, puis, versez cette solution dans un demi gallon d'eau de fontaine, en y ajoutant 3½ onces de sulfate de zinc. 8 grains de safran. Agitez à plusieurs reprises, pendant trois jours, et, après ce temps, la préparation est prête. Sur les brûlures, les plaies et contusions de tous genres, et elle amène une prompte guérison. Les habitants des campagnes devraient toujours en avoir au moins une bouteille.

MIXTURE RICHE POUR LES SOINS DE LA BOUCHE

Teinture d'anis.....	3½ onces
— de girofle.....	12 gros
— de cannelle.....	12 gros
Essence de menthe.....	1½ gros
Essence de rose.....	10 gout.
Teinture de vanille.....	10 gros

Mélez toutes les teintures et ajoutez les essences de menthe et de rose.

TACHE D'ENCRE

Les taches d'encre sur l'argent s'enlèvent avec une pâte faite de chlorure de chaux et de l'eau. Frottez les taches avec un linge enduit de cette pâte, et les taches disparaîtront.

TRÉSOR DE LA BOUCHE

Alcolature de lavande.....	1 lb.
Alcolature de menthe.....	1 lb.
— de citron.....	1 lb.
Eau de rose.....	3½ onces
Vinaigre acétique.....	6 gros
Alcool.....	10 onces

Une cuillerée à café dans une verre d'eau pour la toilette de la bouche.

L'ASPERGE

Qu'elle nous vienne en baisse, en hausse.
De la Brie ou de la Beauce,
Qu'on la mange moyenne ou grosse,
Soit à l'huile, soit à la sauce,
L'asperge, c'est contrariant,

A certain inconvénient.

S'il vous plaît, un expédient ?

On conjurera cet inconvénient en jetant quelques gouttes d'essence de térébentine dans le liquide que contient le vase intime. Il se répandra, après cette opération, comme une odeur de violettes.

ŒUES A LA COQUE TRUFFÉS

Renfermer des truffes dans un bocal où se trouvent déjà des œufs. La coquille de l'œuf étant perméable, le parfum de la truffe pénètre dans l'œuf, et fournit un fumet des plus agréables.

Une grosse truffe suffit à parfumer six œufs, au milieu desquels elle est placée dans un bocal hermétiquement enfermé. L'assimilation ne dure que vingt-quatre heures.

La truffe ne perd aucune de ses qualités et peut être employée utilement après cela.

L'UTILITÉ DES VERS DE TERRE

Darwin, dans une brochure intitulée "L'humus et les vers de terre," calcule que, par acre de terre, il y a en moyenne 33,000 vers qui chaque année ramènent à la surface du sol au moins dix tonnes de terre végétale que la charrue serait impuissante à extraire des entrailles de la terre. Le savant anglais conclut ainsi :

"Il est douteux qu'il y ait dans l'histoire du monde, des animaux qui jouent un rôle aussi important que ces créatures d'un organisme inférieur."

CULTURE DES TOMATES

Le moyen curieux de culture de tomates consiste dans des coquilles d'œufs remplies de terre. Avec ce moyen on est dispensé de la transplantation. Si l'on a soin de conserver, sans la briser, la coquille des œufs qu'on mange cuits à la coque, chaque coquille constitue un petit vase dans lequel on peut semer des graines. Lorsque les jeunes pieds, venus de ce semis, doivent être mis en pleine terre, au lieu de les arracher, en mettant leurs racines à nu, ce qui fatigue toujours un peu les plantes et en arrête momentanément la croissance, on enfonce dans le sol le petit vase formé par l'œuf et en même temps on presse fortement entre les mains la coquille qui, ainsi brisée, laisse passer les racines des qu'elles s'allongent.

MOYEN POUR PRENDRE LES RENARDS VIVANTS

On dépense souvent beaucoup de temps et de travail pour déterrer un renard, dans l'espoir de le prendre vivant. Au moment d'atteindre le but de persévérants efforts, l'animal prend un parti, décampe tout d'abord d'un bond et passe entre les jambes des travailleurs ahuris.

Les trappeurs américains n'éprouvent jamais de déception. Ils ont reconnu, depuis longtemps, que l'odeur de *Passa fetida* produit sur le renard une espèce de paralysie qui lui ôte l'usage de ses facultés. Ils s'arment de torches de résine dans lesquelles on a fait fondre de *Passa fetida*. La fumée qui se dégage fortement imprégnée de l'odeur de cette substance, suffit pour ôter aux renards jusqu'à la volonté de fuir.

NÉURALGIES

Pommade avec :

Extrait alcoolique d'aconit napel.....	1¼ once
Ammoniaque liquide.....	3 gouttes
Axonge benzoinée.....	7 onces

En frictions sur la partie douloureuse.

RECETTE POUR LE SUCRE D'ORGE

Orge choisi.....	1 lb.
Eau.....	1 bouteille

Faites bouillir jusqu'à consistance sirupureuse. Filtrez après expression. Incorporez dans ½ lb. de sirop de sucre au perlé.

Étendez alors sur une feuille de métal, légèrement frottée d'huile d'olive, pour éviter l'adhérence. Un instant après, divisez en bâtons. C'est un bonbon adoucissant. Aromatisez à la fleur d'oranger.

LES GERÇURES DES LÈVRES.

Profondes ou superficielles les gerçures disparaissent souvent avec la plus grande facilité, au moyen d'un peu d'huile d'olive ou d'amandes, de beurre de cacao, moelle de bœuf ou de pommade de concombre. Quelquefois, quelle que soit leur profondeur, leur curation nécessite l'usage des médicaments astringents, des substances caustiques et même du fer rouge.

LA CHASSE AUX MILLIONS

CHAPITRE I

(Suite.)

Il a pourtant paré avec une habileté remarquable deux coups de bas en haut dangereux, mais il perd du terrain, et, bientôt il est acculé aux parois de la cuve.

Grandmoreau tient son homme.

Il se replie, prépare une botte terrible, la combine sûrement; il menace par une attaque en flanc droit, puis à la tête; les lames ont étincelé.

C'est une passe rapide comme l'éclair: le comte est perdu.

Il n'arrivera pas au contre lors de la détente.

Le trappeur se rue sur son adversaire et frappe en s'élançant.

Mais le comte s'est dérobé en se baissant brusquement.

La lame de Grandmoreau s'enfonce de trois pouces dans le bois...

Un tonnerre de hurrahs éclate, roule et se prolonge.

Le Trappeur arrache son arme avec violence.

Le comte souriant est derrière lui; il n'a pas frappé...

Sûr de lui-même, il joue avec son adversaire...

Grandmoreau est fou de dépit; il lance la menace.

Il écume.

Le sang-froid du comte est merveilleux.

Il esquive les coups avec une prestesse qui tient du prodige.

Il joue un jeu serré, précis, inconnu en Amérique, où les traditions espagnoles font loi dans cette escrime; la méthode du comte est anormale.

Les retraites de corps, les effacements, les voltes, les oppositions du gentilhomme enthousiasmement les spectateurs.

Grandmoreau ne rencontre jamais que le vide.

Le comte recule encore une fois, recule toujours, se trouve arrêté de nouveau.

Le Trappeur reprend du sang-froid et mesure bien son fond.

Mais le comte, profitant d'un jour dans la garde de son adversaire, frappe en pleine poitrine le chasseur de son poing gauche, et l'envoie au milieu de la cuve.

Grandmoreau tombe lourdement.

Un rire gigantesque salue sa chute.

Il se relève, menace la foule du poing, tonne des imprécations.

Il voit le comte arrangeant son puncho sur son bras avec une parfaite tranquillité...

Ce calme pousse l'exaspération du Trappeur à ses dernières limites.

Ce taureau respire le sang.

Ses narines soufflent le feu.

L'œil s'illumine de lucurs sinistres.

Le chasseur se sent perdu, peurvu qu'il frappe!

La foule l'encourage.

Le combat va devenir épouvantable.

Il y a chance pour un coup double et mortel.

Le chasseur change de garde et d'allures. Il abandonne l'attitude courbée, il se redresse résolu, terrible, implacable.

Ses épaules s'élargissent, sa poitrine se développe en avant; la tête haute et le regard

assuré, il marche à pas comptés sur son ennemi qui ne recule plus.

L'élégant gentleman est en pleine possession de lui-même.

Ses membres, corrects de forme, fins d'attache et arrondis à leur naissance, dénotent autant de force que de souplesse.

Il laisse approcher le Trappeur.

La crise suprême commence.

On trépigne furieusement, on acclame follement.

De monstrueux paris s'engagent.

Une sorte de fièvre s'est emparée de la foule.

La fureur du Trappeur semble croître avec les applaudissements prodigués à son adversaire.

Ses lèvres se frangent d'une ligne d'écume jaunâtre.

Mais il cherche avec une volonté tenace la lutte corps à corps, les bras enlaçant les torsos.

Le comte a déroulé en partie le puncho enveloppant son bras gauche; il laisse pendre la couverture mexicaine, à la manière des toreros; il l'agite.

Un long frémissement parcourt les rangs des spectateurs.

Les combattants se touchent et s'étreignent.

Leurs bras se lèvent, les couteaux lancent de fugitifs éclairs.

Les bustes se tordent.

Les coups de talon retentissent sur les douves de la cuve.

Le sang coule.

Le Trappeur a poussé un sourd rugissement.

C'est lui qui est blessé.

Il se dégage, puis s'élançe et frappe.

La pointe de son poignard ne rencontre que le vide ou le puncho flottant de son habile adversaire.

Il reçoit un nouveau coup.

Puis un troisième!

Un quatrième!

Un cinquième!

Encore ferme sur ses jarrets, il lutte toujours.

Il frappe en désespéré.

La fureur l'aveugle.

Pas un de ses coups ne porte!

Le comte, lui, paraît n'avoir qu'à étendre le bras pour entailler la peau du malheureux Trappeur.

Grandmoreau piétine dans son propre sang.

Il ne veut pas s'avouer vaincu.

Il est rouge de la tête aux pieds, et une chaude brèche l'enveloppe.

Il combat toujours.

Épuisé, chancelant, il veut frapper encore.

Il tombe enfin, le poing haut et le poignard menaçant!

Le comte de Lincourt n'avait pas reçu une égratignure: en revanche son puncho était en lambeaux.

La chute du Trappeur fut le signal d'un grand tumulte dans la foule.

Ceux qui avaient parié pour le gentleman français lançaient de joyeux hurrahs.

Ils étaient en minorité.

Ceux qui avaient compté sur la force et la valeur du coureur des bois poussaient des "grognements" significatifs.

Le comte sans se préoccuper de l'opinion du nombreux public qui continuait à l'observer, jeta son poignard rougi; puis, se hissant sur le bord de la cuve, il s'y maintint en équilibre en saisissant la corde maîtresse d'un hauban.

—Un médecin! demanda-t-il d'une voix vibrante.

Un jeune homme se présenta aussitôt.

—Le docteur Finlay, dit-il

—Bien.

"Examinez le blessé."

Le médecin se fit apporter un seau d'eau douce.

Il en aspergea le Trappeur évanoui, dont les dix-huit blessures furent visitées en quelques minutes.

—Aucune lésion grave? questionna M. de Lincourt.

—Aucune.

—J'en étais sûr.

"Mais à quand la guérison complète?"

—Dans six semaines il sera sur pied.

—Bien docteur.

"Je vous le confie.

"Vous m'en répondez.

"A bientôt!"

Au contact de l'eau froide, le blessé avait repris ses sens.

Il entendit les dernières paroles adressées au médecin par son généreux adversaire.

Faisant un effort, il se souleva péniblement.

—Gentleman, dit-il, dix fois vous avez tenu ma vie à la pointe de votre couteau, et dix fois vous m'avez épargné.

"Vous vous êtes contenté de m'égratigner, quand vous pouviez me dagner jusqu'à la garde.

"C'est trop de générosité, monsieur le comte.

"C'est surtout trop de désintéressement.

"Je vous ai provoqué sans raison, j'ai eu tort.

"Quant au secret..."

—Il sera bien gardé, se hâta de répondre M. de Lincourt.

Puis s'emparant de la main que Grandmoreau lui tendait en signe de réconciliation, il lui dit rapidement à l'oreille:

—Au Buffalo dans deux heures.

Le Trappeur ne répondit pas; il se laissa enlever par quatre matelots qui le descendirent dans une barque et le conduisirent à terre, ainsi que le docteur Finlay, déjà tout dévoué à son intéressant malade.

II

Le public avait murmuré pendant les quelques minutes que dura la scène qui vient d'être décrite.

Bientôt les murmures dégénérèrent en grossières invectives, en interpellations outrageantes.

Le comte de Lincourt a sauté sur le pont: fièrement campé près de la paroi de la cuve, il promène un regard dédaigneux sur la masse insultante.

Les traits de son visage visiblement contractés, décelent une sorte d'agitation mentale.

Il se contient, pourtant, et pas un mot ne sort de ses lèvres blêmes et frémissantes.

Cependant les injures pleuvent de tous côtés.

—C'est un coup monté! crie t-on.

"Nous semmes volés!"

"Deux saltimbanques!"

"Des duellistes pour rire!"

Mille injures, mille quolibets de même valeur partent de toutes parts et succèdent presque sans transition aux applaudissements frénétiques de tout à l'heure.

La foule est partout la même; excessive dans ses engouements comme dans ses haines.

M. de Lincourt, toujours silencieux, fit un geste impérieux, commandant à la foule de lui livrer passage.

Personne ne bougea.

Les poings s'élevèrent menaçants.

—Place! cria le comte d'une voix tonnante.

Quelques coups de revolver lui répondirent, et les balles lui sifflèrent aux oreilles.

Il s'empara brusquement du porte-voix que le capitaine tenait sous son bras.

Et, l'embouchant, il lança à ses insulteurs cette menace :

— Je vais vous donner le feu pour torture et l'eau pour linceul.

Puis se saisissant d'une torche arrachée des mains d'un matelot, il la lança sur un amas de toiles goudronnées qui s'enflammèrent aussitôt.

Gagnant alors d'un bond le bordage du pont, il se dressa fier et superbe, éclairé en plein par les premières lueurs de l'incendie qu'il venait d'allumer.

L'apparition dura un quart de seconde.

Le vainqueur du Trappeur disparut soudain dans les flots.

Le capitaine Huggs, terrifié par les flammes qui couvraient déjà le tiers du pont de son navire, abandonna définitivement une difficile addition.

Mais qu'ordonner, que faire au milieu du désordre et de la panique générale ?

Impossible de donner un ordre et de le faire exécuter avec ces cris de terreur proférés par mille individus affolés, éperdus, n'ayant plus que le choix de mourir noyés ou brûlés.

Le comte se vengeait cruellement.

Il avait remarqué une quarantaine de tonnes à pétrole rangées sur le pont et couvertes de vieilles bâches que l'on avait mouillées par précaution. C'était une garantie contre des étincelles, contre une torche qui fût tombée et qu'on eût ramassée aussitôt. Mais le feu était intense.

Le comte avait la certitude que le pétrole s'enflammerait bientôt.

Son espoir se réalisa vite.

Un tonneau éclata, puis un deuxième un troisième...

Et tous jusqu'au dernier.

En un instant, le pont du bâtiment fut inondé ; il se trouva bientôt au centre d'un immense foyer dont la flamme ondoyait à plus de cinquante pieds de hauteur.

La plupart des personnes qui se trouvaient à bord se jetèrent à la mer.

Quelques-uns purent échapper au feu.

Un grand nombre périt dans les flots.

Le sinistre ne faisait que commencer.

Les quarante navires qui enserraient de près le trois-mât, voyant l'incendie prendre en quelques minutes des proportions inquiétantes pour leur propre sûreté, s'empressèrent de manœuvrer afin de se retirer, à distance du dangereux brûlot.

Malheureusement, tous ces bâtiments étaient encombrés de curieux qui gênaient ou plutôt empêchaient complètement l'action des matelots.

Il y eut vingt abordages en cinq minutes.

Nombre de ces navires avaient des chargements de pétrole provenant des sources exploitées dans la contrée.

C'était le fret ordinaire des bâtiments.

Bientôt le danger devient pressant.

L'huile minérale coule le long des flancs du trois-mâts ; elle brûle sur l'eau ; sa flamme bleuâtre entoure déjà plusieurs bâtiments, dont elle lèche la coque enduite de goudron.

L'incendie se propage avec une incroyable rapidité.

Sa violence est encore accrue par le vent du large accompagnant la marée montante.

Cinq, dix, quinze vaisseaux prennent feu presque simultanément.

De formidables détonations se succèdent sans interruption.

Ce sont des tonnes de pétrole qui éclatent, ce sont des barils de poudre qui sautent.

Des myriades d'étincelles s'éparpillent dans l'air.

Des débris enflammés, emportés par le

vent, tombent jusque dans la ville, où règnent la terreur et la consternation.

La baie du Télégraphe et la passe sont complètement envahies par les flammes.

Plus de dix mille barriques de pétrole alimentent l'incendie.

Quelques navires à demi consumés flottent encore sur ce vaste lac de feu.

Ils sombrent un à un au milieu d'un nuage de vapeur.

Le dernier disparaît enfin...

Et, pendant plusieurs heures, de longues flammes violacées courent encore à la surface des eaux.

Un homme, debout sur un rocher à l'entrée du port, a contemplé le sinistre dans toute son horreur.

Là, immobile, les lèvres contractées par un singulier sourire, il a vu en une heure brûler quarante vaisseaux.

Le comte Henri de Lincourt est veugé !

PREMIÈRE PARTIE

—

I

Nous sommes au Mexique, non loin de la frontière des États-Unis, sur les confins du territoire des Apaches, race sauvage, audacieuse, brave et nombreuse.

Elle peut mettre cinquante mille fusils en ligne, dans ses montagnes inaccessibles du haut desquelles elle tient en échec les forces des deux grandes nations qui l'avoisinent.

Entre la dernière ville mexicaine que l'on aperçoit à distance, et l'Apachéria qui s'élève au loin, s'étend la prairie.

A plusieurs milles de la cité, sur une éminence dominant à pic le Rio Colorado, rivière importante, six hommes armés sont assis devant un feu, sur les charbons duquel rôtit un marcassin tout entier.

Ces hommes sont des coureurs des bois, des chasseurs.

Ils ont à portée de la main leurs rifles et leurs couteaux.

La contrée n'est pas sûre.

Au moindre bruit, ces aventuriers dressent l'oreille, leurs regards perçants sondent l'espace ; ils savent que les Indiens rôdent et que les jaguars guettent.

Ils se défient.

Mais ils sont six !

Mais ils sont intrépides !

On devine, à les voir, des vétérans de la prairie.

Ils causent avec animation ne paraissent point se soucier des beautés du paysage qui les environne ; de temps à autre, pourtant, ils regardent du côté du sud, ou sur une succession de collines couronnées d'une luxuriante végétation, s'élèvent les terrasses de sept ou huit cents maisons composant la ville d'Augustin.

C'est à dix kilomètres au nord de la cité, au delà des mamelons qui l'entourent, que se tiennent les six aventuriers dont nous avons signalé la présence, et qui s'apprentent à déjeuner.

Le marcassin sera bientôt cuit à point.

Il s'en exhale une délicieuse odeur d'aromates et le jus, dont l'un des chasseurs l'arrose, coule sur la peau mordorée.

Trois des chasseurs ont dormi là.

Les trois autres sont venus depuis peu.

Ces hommes ont tous derrière eux, enfoncée dans le sol, une branche d'arbre à plusieurs crochets, sur lesquels reposent les armes.

Les derniers venus semblent affamés.

— Eh ! Grandmoreau, dit l'un d'eux avec un fort accent britannique, pique donc le marcassin !

— Il me semble qu'il va jûter rose et que l'on pourra en tâter. "

Grandmoreau, car c'était bien lui, enfonça son couteau dans le rôti, examina la lame, la flaira et dit solennellement :

— On peut servir.

Un sourire de satisfaction épanouit le visage de l'Anglais.

C'était un vrai fils de la Grande-Bretagne, long, maigre, anguleux, type de Kimris.

Des os énormes, des muscles saillants, et par-dessus une peau très blanche.

De plus, les inévitables favoris roux ardent, l'œil bleu clair, et la mâchoire fortement armée.

De son vrai nom, l'homme s'appelait Burgh ; de son surnom, il était qualifié Main-de-Fer.

Boxeur émérite il assommait bêtes ou gens très galamment, et les Indiens lui ayant vu abattre un jeune taureau d'un coup de poing, ils l'avaient baptisé comme nous avons dit.

Maître Burgh, chasseur fameux, était presque l'égal de Tête-de-Bison en réputation.

Burgh était affamé comme toujours, plus que d'ordinaire, toutefois.

— By God ! dit-il, je crève de faim.

— Depuis hier soir, nous ne nous sommes rien mis sous la dent. "

Et regardant vers un point de l'horizon :

— Ces chiens d'Apaches, reprit-il, font bonne garde.

— La ville est enveloppée comme dans un filet. "

— Comment avez-vous passé à travers ? fit Grandmoreau.

— C'est bien simple.

— Nous en avons crevé six mailles. "

L'Anglais fit le geste de poigner quel qu'un.

Les chasseurs se mirent à rire.

— Mais vous autres, demanda l'Anglais, vous avez dû avoir du mal à passer aussi ?

— Nous, fit Grandmoreau, nous sommes ici depuis quatre jours.

— Les Peaux-Rouges observaient déjà la ville, mais ne la bloquaient, pas encore. "

— Holy Moses ! fit Burgh, depuis quarante-huit heures, je vous jure que le blocus est complet.

— Un instant j'ai cru que nous ne passerions pas.

— Il m'a semblé, en effet, dit Grandmoreau, que l'armée indienne s'est augmentée étonnamment depuis deux jours.

— Il y a plus de deux mille guerriers sous les armes.

— Depuis que toutes les tribus ont reconnu pour reine la Vénus Cuivrée, ces vermines-là font leurs expéditions en bien plus grand nombre qu'auparavant.

— Cette affaire devient gênante pour nous ; ces Peaux-Rouges campent précisément sur le territoire où mon secret est enfoui. "

— Diable, fit Burgh, voilà qui est désagréable ; ils sont nombreux et se gardent avec vigilance.

— Et... vous avez passé pourtant !

— Puisque nous voilà !

— Comment vous y êtes-vous pris ?

— J'ai dressé mon piège.

— J'ai bien pensé que, le matin, des bandes iraient à la chasse.

— Nous avons dressé une embuscade sur une piste d'antilopes.

— Les bandes ont quitté le camp dès l'aube, six hommes ensemble, toujours !

— Ce que j'espérais est arrivé.

— Une troupe a trouvé la piste d'antilopes, d'abord ; au bout, nos couteaux.

— Les six Apaches sont tombés morts, le temps d'y penser. "

— Voilà un beau coup !

— Très beau, je m'en flatte.

— Après ? qu'est-il arrivé ?

—Nous avons scalpé les Inciens.

—Ensuite nous les avons cachés sous des herbes sèches.

—Puis le Cacique a pris, dans le fond de son sac de chasse, son pinceau et ses couleurs, qui font partie de son équipement, et il nous a tous tatoués.

—Et vous avez mis les manteaux des Indiens sur votre dos ; je vois la chose.

—Justement.

—Nous avons fait des fagots et cachés dans nos armes et nos vêtements.

—Puis nous sommes revenus vers les camps, comme si nous étions allés faire du bois ; ce n'est pas plus malin que ça.

—Vous n'avez pas été inquiétés ?

—Pas du tout.

—Au dernier poste, nous nous sommes mis à courir comme des cerfs, et nous voilà... débarrassés de notre déguisement.

—Vrai, c'est joli !

—Mais c'est égal, la reine sera furieuse.

—Une rage de panthère.

—L'enfant est violente.

—Rude femme tout de même ! fit Grandmoreau avec admiration.

—Elle discipline ces sauvages-là et elle en fera quelque chose.

—Si elle recrutait des blancs, dit en riant Burgh, je m'enrôlerais, rien que pour l'avoir comme sergent instructeur.

La plaisanterie de Burgh obtint un grand succès.

—Tu n'es pas dégoûté ! dit Grandmoreau, elle est belle femme et toute jeune.

—Après tout, malgré sa tignasse, si elle me veut comme prince consort, je l'épouse ! dit Burgh.

On rit sur ce lazzi.

L'Anglais était enchanté.

On donnait vingt dollars de prime par tête d'indien.

Il avait gagné sa journée.

—Cacique, dit-il, montrez que les chevelures sont de belle venue.

L'Indien auquel Burgh s'adressait était un Araucanien ; il appartenait à cette tribu sur laquelle un avocat français, M. de Tommeins, a régné sous le nom d'Orélie Ier.

Parmi ceux de sa race qui sont fameux par l'élévation de leur taille, le Cacique eût passé pour un colosse.

Il avait plus de sept pieds.

Ce géant portait le même costume que ses compagnons.

Il ne se distinguait que par la couleur olive-clair de sa peau.

De plus il avait, pour toute coiffure, un large anneau d'or orné de diamants et de pierres précieuses.

Cet homme devait être effroyablement fort. La largeur des épaules, la grosseur du torse et la puissance des membres étaient en proportion de la hauteur.

L'harmonie était complétée par un visage aux traits réguliers, respirant le calme et la douceur.

Il exhiba d'un sac, pendu à un crochet derrière lui, six chevelures qu'il étala toutes fraîches de sang.

—Ouache ! fit-il.

—La reine sera folle de rage, comme une panthère blessée, quand elle saura que six de ses guerriers sont scalpés.

Les chasseurs admirèrent les trophées encore sanglants.

—Bonne, très bonne affaire ! dit Tête-de-Bison.

Le Cacique poussa un cri de guerre rauque, brandit son poing avec une exaltation sauvage, et s'écria :

—Que le Vacondah favorise souvent ainsi Thomaho et ses amis ?

—Que les scalpés tombent sous leurs mains.

—Car les Apaches sont des bandits sans paroles et sans loyauté.

L'indien avait une vieille rancune contre les Apaches, c'était évident. Il considéra un moment avec satisfaction les trophées, puis il les remit dans le sac en murmurant.

—Si le Grand-Esprit est juste, un jour je sculpterai ainsi ce misérable Orélie qui s'est fait roi d'Araucanie à ma place.

Parmi les chasseurs, personne ne releva cette phrase que les aventuriers trouvèrent sans doute très naturelle, connaissant l'histoire du guerrier araucanien.

—Aux couteaux ! disait l'Anglais en ce moment ; la bête est servie.

En effet, pendant que les autres chasseurs parlaient, le plus vieux d'entre eux avait mis la table sur l'herbe.

C'est-à-dire qu'il avait étalé de larges feuilles à terre, à vingt pas du foyer.

Elles étaient d'une essence parfumée.

Le coureur des bois avait enlevé le marcassin par le bâton qui servait de broche, placé qu'il était sur deux fourches, puis il avait porté l'animal sur les feuilles.

Les chasseurs s'étaient assis tous autour en rond.

Chacun apportait du pain ou du biscuit de mer.

Grandmoreau ouvrit le ventre du marcassin, on aperçut alors, euites à point, plusieurs pièces de menu gibier.

C'étaient deux ramiers, trois perroquets, une quarantaine de petits oiseaux.

D'autre part dix gros œufs de canards sauvages étaient cuits durs.

Tout cela avait mijoté avec force épices dans le ventre du marcassin.

Le fumet qui s'épandait dans l'air eut réveillé un mort et donné envie de manger à un homme pris d'une indigestion.

Les chasseurs se mirent à attaquer la grosse pièce et les petites...

Un quart d'heure après il restait... les os.

Les aventuriers avaient arrosé leur repas de larges coups de rhum.

Ils allumèrent ensuite leurs cigares ou leurs pipes et se mirent à fumer l'excellent tabac du pays, en parlant de ce qui les réunissait ce jour-là.

D'aucuns venaient de fort loin.

Grandmoreau avait convoqué ses amis en vue d'une expédition que le comte de Lincoln devait commander.

Les chasseurs ignoraient le but, et Grandmoreau les avait prévenus dans ses messages qu'ils ne sauraient rien jusqu'à un certain moment.

—Camarades, dit-il, nous voilà réunis ; vous savez pourquoi.

—Acceptez-vous mes propositions ?

—Posons les conditions, dit Main-de-Fer, en sa qualité d'Anglais.

—Cent dollars par tête sont garantis quand même.

—En plus, dit Grandmoreau, le dixième des bénéfices entre nous.

—Vous savez qu'il s'agit de mon secret, et par tous les diables ! Il vaut des millions.

Les yeux des chasseurs étincelaient.

La chose est acceptable dit Main-de-Fer ; mais il y a la question du chef.

—Il faudra le voir.

—Viendra-t-il seulement ?

—Les Indiens veillent.

—Je vous ai donné sa parole comme je vous aurais donné la mienne, dit Grandmoreau.

—Vous pouvez compter sur son exactitude.

—Vous verrez et vous jugerez.

—Tête-de-Bison, dit Main-de-Fer, tu ne te trompes pas, quand il s'agit de dépister un grizly ou un jaguar ; mais tu peux t'exagérer ce que vaut cet homme, un inconnu, peut-

être incapable de remplir le rôle difficile de chef d'expédition.

—Il s'est attribué ce rôle et tu n'y trouves rien à redire, fort bien !

—Quant à moi, je fais mes réserves.

Aux paroles de doute et de défiance que venait de prononcer ce fils d'Albion s'associèrent ses camarades.

Tête-de-Bison, le trappeur, se contenta de répéter :

—Vous verrez et vous jugerez le comte.

Le Patagon sortit de son apparente indifférence.

—Qu'est-ce donc qu'un comte, un noble, dans votre pays ? demanda le Cacique.

Tête-de-Bison répondit à la question du géant :

—Autrefois, dit-il, les nobles d'Europe possédaient la terre et le peuple.

—Aujourd'hui ils possèdent encore leurs titres de comte, baron, marquis, etc. ; mais c'est tout.

—Ils sont donc comme moi, dépossédés ?

—Cacique, lui dit l'Anglais, ne vous désolerez pas tant.

—Nous vous aiderons un jour à remonter sur le trône de vos nobles aïeux... pourvu que l'entreprise que nous allons tenter réussisse.

Tomaho tendit sa large main.

John Burgh y plaça prudemment deux doigts, redoutant l'étreinte.

—Voici l'histoire, commença le géant.

—Cet Orélie, que j'avais reçu dans mon wigwam, abreuvé d'eau-de-feu, couvert de fourrures, ce Tommeins, auquel j'avais donné des cheveux, une femme, des troupeaux, ce misérable renard bleu, astucieux et menteur, profita de...

Assez ! s'écria-t-on en chœur.

—Oui, assez ! répéta l'Anglais.

—Nous connaissons l'affaire.

—Vous nous l'avez raconté huit fois au moins.

—Nous savons fort bien que, pour vous débarrasser de ce gêneur de Français, vous lui avez tendu un piège.

—Vous vous êtes vous-même jeté dans vos propres filets, et vous avez préparé la fortune de votre gredin de successeur.

—En un mot, vous avez fait le malin avec un habile.

—Pourtant, soyez tranquille : à nous cinq, nous chasserons l'étranger et nous soumettrons vos sujets rebelles.

—Mais assez d'histoires, Cacique, assez !

Un nouveau serrement de mains répondit aux encourageantes promesses de John Burgh.

—Cependant... voulut insister le Cacique entêté au delà de toute expression.

Il y eut un *tolle* d'imprécations devant lequel dut céder Tomaho.

Mais ce ne fut pas sans regret.

Cependant la question qui intéressait les chasseurs n'était pas vidée.

L'un d'eux, ayant regardé le soleil, demanda à Tête-de-Bison.

—Le chef doit arriver à midi !...

—Il est midi... pas de chef !...

Grandmoreau sourit.

—Il n'est pas loin, j'en réponds... dit-il.

Mais s'interrompant tout à coup :

—Quelle sottise ! s'écria-t-il.

—Ces gens-là sont fous !

Les aventuriers l'interrogèrent du regard. Il étendit le bras dans la direction du sud.

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagachetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de toutes mes prescriptions pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, extraites aux moyens des procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analyses experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, couvents collèges et institutions de bienfaisance.



LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 24 Mars Après-Midi et Soirée.

LA COMÉDIE DÉSOPLANTE

INTITULÉE :

The Two Johns !

Excellente Compagnie, Situation des plus grotesques.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante. — *Florence Bendley dans DOT.*

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Février

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à **LA PRESSE,** 69 Rue St-Jacques, Montréal.

AGENTS DEMANDES PARTOUT

PRIX DE VENTE \$4.98
SAMPLE FREE

Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous la avec 50c en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos frais d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici à 6 jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est importée d'un boîtiera Silverine Duber de 4 oz. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous faisons sur cette montre, mais cela nous aide à vendre nos montres en or et en double, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra pendant plus. Adressez: **A. C. ROEBUCK & CO., 87 & 89 Adelaide St. East, Toronto, Canada.** Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de a noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine en Fer en Général.

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244 RUE SAINT - JACQUES, MONTREAL.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York